

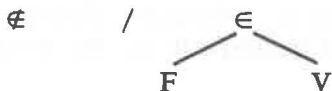
LA NEGATION DANS UN MODELE SEMANTIQUE MULTIVALUE

Robert MARTIN

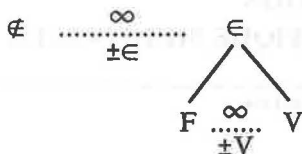
Mon propos est de rassembler un ensemble d'arguments (certains sont bien connus) qui, dans une approche sémantico-linguistique du langage, portent à rejeter la loi du tiers-exclu.

Il faut certes convenir qu'un modèle binariste permet de traiter adéquatement la plupart des questions qu'à propos de la négation les linguistes se posent (notamment le problème du champ de la négation et des ambiguïtés qui peuvent naître). C'est vrai surtout si la puissance explicative du modèle classique à deux valeurs de vérité est accrue par le recours aux mondes possibles: on essaiera de le montrer dans une première partie (I).

Mais le modèle classique est incapable de prendre en compte un grand nombre de propositions dont le statut de vérité n'est déterminable que dans un système multivalué. Construit autour de la notion d'univers de croyance [MARTIN 1987a], le système que l'on proposera (II) comporte quatre valeurs fondamentales: celle de la non-appartenance à l'univers U (\notin), opposée à l'appartenance (\in) et, à l'intérieur de l'appartenance, celles du vrai (V) et du faux (F). Soit en figure:



Il y a plus: ces valeurs seront traitées (III) non pas comme des valeurs absolues et exclusives, mais comme des pôles de vérité entre lesquels prend place une infinité de valeurs intermédiaires: l'appartenance peut être partielle ($\pm\in$); de même, entre le vrai et le faux, s'inscrit l'infinité des valeurs représentables par le «plus ou moins vrai» ($\pm V$). Soit en figure:



I. Modèle binaire et mondes possibles

Enrichi par une sémantique des mondes possibles (où chaque monde est «monologique», c'est-à-dire que le vrai s'y oppose strictement au faux), le modèle binaire rend compte, à lui seul, d'un grand nombre de phénomènes. Il permet notamment de prendre en charge:

- les faits de *dissymétrie*;
- les faits d'*orientation* négative (si l'on préfère: de «quasi-négation»).

A. Faits de dissymétrie

Impossible d'admettre, dans le langage ordinaire, l'équivalence pure et simple de p et de $\sim p$. La forme $\sim p$ apparaît comme seconde par rapport à p . De nombreux arguments plaident en faveur d'une telle ordination, maintes fois affirmée:

- morphologiquement, la négation est la forme marquée du couple; elle est toujours plus complexe que l'affirmation;
- historiquement, l'évolution va du positif au négatif et non l'inverse: les mots négatifs trouvent par exemple leur source dans des indéfinis (*aliquid unum* > *aucun*) ou des substantifs en emploi indéfini (*rem* > *rien*), dans des déictiques d'éloignement [FOREST 1987: 912-917], dans des quantificateurs de minimalité (cat. *poc* «peu» > «pas»);

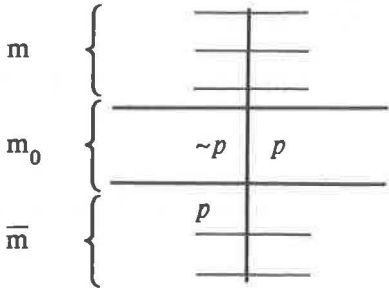
- sémantiquement, l'assertion $\sim p$ n'a de sens que s'il y avait quelque raison de prévoir, d'admettre ou de souhaiter p . *Il n'est pas venu* laisse entendre que l'on pouvait penser qu'il viendrait. «On», c'est n'importe qui, toi ou un autre, peut-être moi-même précédemment. Supposez que l'on me confie un enfant à garder. Si, au retour des parents, je leur dis que tout s'est fort bien passé, que leur rejeton n'a pas vomi, qu'il ne s'est pas évanoui, qu'il ne s'est pas étouffé, je risque fort de faire naître les

inquiétudes les plus vives. Le danger existait donc que le bébé s'évanouisse ou qu'il s'étouffe! On tremble à cette pensée.

Même dans l'usage le plus «descriptif» de la négation, il entre toujours une vague idée positive de ce qui aurait pu être. *Pierre n'était pas grand*: pourquoi dire cela plutôt que *Pierre était petit*? C'est sans doute que s'il avait été grand, il ne lui serait pas arrivé ce qui lui est arrivé: cette situation contre-factuelle frôle au moins la conscience, et cela suffit pour faire préférer la négation.

On ajoutera aussi ce fait que le prédicat négatif ne réfère pas de la même façon qu'un prédicat positif. *Il est riche* signifie qu'il a de la fortune, c'est-à-dire qu'il possède des biens, qu'il a de l'argent. *Il n'est pas riche* ne peut référer à la fortune qu'indirectement, par le biais de ce qui aurait pu être, de ce qu'il aurait pu se trouver qu'il possédât.

La sémantique des mondes possibles permet de représenter commodément ces faits de dissymétrie. La fausseté de p dans le monde m_0 entraînera l'inscription de p dans quelque monde contrefactuel:



Naturellement, il ne faut pas considérer que la proposition positive que toute négation suppose est une proposition effective. C'est plutôt un contenu propositionnel. On conçoit ainsi qu'il puisse exister des propositions négatives sans contrepartie positive sur le plan morphologique:

- Il ne fait pas grand chose
- Je ne l'aime pas trop
- Il ne se dérangera pas pour si peu / pour autant / de sitôt ...
- Il n'a pas dit le moindre mot / un seul mot ...

Il n'en reste pas moins que la proposition négative suppose toujours quelque positivité sous-jacente.

B. Orientation négative. «Quasi-négation»

Un modèle (binariste) de mondes possibles permet aussi de faire un sort aux «quasi-négations», si fréquentes dans les langues naturelles.

1. On citera tout d'abord la négation «explétive» [MARTIN 1987a: chap. 5]. Un énoncé comme *Je crains qu'il ne vienne* évoque un monde possible, celui de ma crainte, où *p* (*Il viendra*) est une proposition vérifiée. Mais en même temps, cette forme suggère un monde possible, celui de mes souhaits, où *p* est faux: c'est ce monde possible qui justifie l'apparition de *ne*. La pluralité des mondes possibles suffit pour rendre compte de telles formes.

2. Ailleurs, la quasi-négation est liée au «non-dit»¹

Il en est ainsi pour le *si* hypothétique: *si p, q* signifie que *q* est vrai dans tous les mondes où *p* est vrai. Mais les mondes de $\sim p$ relèvent du «non-dit». Certaines formes montrent tout de même que *q* y tend vers le faux. Ainsi on dira:

Si les aiguilleurs du ciel arrêtent leur grève, l'avion sera à l'heure

soit *si p, q,*

mais:

Même si les aiguilleurs du ciel n'arrêtent pas leur grève, l'avion sera à l'heure

soit *même si $\sim p, q.$*

L'apparition de *même* prouve que l'on s'attendait, dans le cas de $\sim p$, à $\sim q$.

¹Cf. Martin [1987b]. En disant «Il ne passe jamais le dimanche», on laisse entendre qu'il passe un autre jour ou même les autres jours (la portée de la négation se limitant à «passer le dimanche»). Mais là encore ce n'est qu'une tendance. La phrase suivante est tout à fait acceptable: «Je ne sais s'il passe quelquefois. En tout cas, il ne passe jamais le dimanche». Sur un phénomène comparable de quasi-négation liée au non-dit, voir Martin [1987a: chap. 4, analyse du verbe «croire»].

La tendance au faux de q dans les mondes de $\sim p$ se représente par la fausseté de q dans la majorité des mondes où p est faux.

3. La sémantique des mondes possibles suffit également pour représenter la «quasi-négation» que suggère un mot comme *peu*.

Les affinités de *peu* avec la négation ont maintes fois été notées. Ainsi *Il est peu probable que Pierre revienne* équivaut à peu près à *Il est possible que Pierre ne reviendra pas*; *peu probable* fait pencher du côté de la fausseté de la subordonnée.

La phrase *Peu de Français aiment les escargots* se poursuit bien mieux (ou moins mal) par *et Pierre non plus* que par **et Pierre aussi* [TOTTIE 1977].

Le comportement du partitif permet aussi de rapprocher *pas* et *peu*:

- | | |
|---|-----------------------------------|
| { | De l'argent, il en avait beaucoup |
| { | * D'argent, il en avait beaucoup |
| { | De l'argent, il n'en avait pas |
| { | D'argent, il n'en avait pas |
| { | De l'argent, il en avait peu |
| { | D'argent, il en avait peu |

L'hypothèse sera que l'énoncé p modifié par *peu* a des conséquences qui, dans au moins un monde possible, sont les mêmes que les conséquence de $\sim p$. Ainsi se marque la différence avec p' qui comporterait *un peu*, où l'idée d'intensité faible n'entraîne pas, dans les mondes possibles, les mêmes conséquences négatives.

Une description comparable opposerait *Il a à peine la moyenne* et *Il a presque la moyenne*. Dans l'un, les conséquences sont, dans au moins un monde possible, celles de $\sim p$; dans l'autre, celles de p . On comprend du même coup que la complexité de représentation dans les mondes possibles puisse rendre difficile la négation de telles phrases:

- ? Il n'a pas presque la moyenne
- ? Il n'a pas à peine la moyenne.

Bref, p est un lieu de «quasi-négation» si p est vérifié dans le monde évoqué et s'il existe au moins un monde possible où p est faux ou bien un monde possible où les conséquences sont celles de $\sim p$.

Dans tous les cas examinés, on peut se contenter d'une logique binariste combinée à un modèle de mondes possibles.

II. La valeur de non-appartenance

Trop d'arguments empêchent cependant de se satisfaire dans tous les cas d'un tel modèle. On examinera diverses sortes de propositions qui imposent le recours au couple de valeurs supplémentaires d'appartenance et de non-appartenance. La non-appartenance présente deux aspects:

- La non-appartenance à l'*univers virtuel* (ensemble des propositions décidables, c'est-à-dire dont le locuteur est en mesure de spécifier les conditions de vérité [Cf. MARTIN 1987a: chap. 1 et 2, en partic. p. 35]);
- la non-appartenance à l'*univers actuel* (ensemble des propositions auxquelles le locuteur, au moment de l'énonciation, attribue effectivement une valeur de vérité).

A. Non-appartenance à l'univers virtuel

La non-appartenance à l'univers virtuel est le propre des propositions inintelligibles et des propositions absurdes.

1. Les propositions inintelligibles

a) On peut certes considérer que les propositions inintelligibles ne sont pas des propositions (**Le silence vertébral indispose la voile licite*) et qu'ainsi la question de leur vérité n'a pas à être posée.

b) Mais il existe aussi des propositions inintelligibles pour tel ou tel locuteur qui ne le sont d'aucune façon pour tel autre. Ainsi certains énoncés «poétiques»:

dans la sève des machines l'herbe
pousse autour des yeux aigus

Ce sont des vers de Tristan Tzara, pris à *L'Hirondelle végétale*. J'avoue qu'ils sont pour moi impénétrables. Je veux bien croire qu'ils signifient quelque chose. Mais il me faut les admirer sans les comprendre.

De nombreux énoncés scientifiques restent aussi pour moi des énigmes. *Les rutacées sont des phanérogames angiospermes*. Voilà hélas qui ne me dit pas grand-chose qui vaille. Il faut bien que ce soit vrai: je l'ai trouvé dans un livre. Mais impossible de dire ce que cet énoncé implique.

Toutes ces propositions sont telles que je ne suis pas en état d'énumérer les conditions où elles seraient vraies. Elles n'appartiennent pas à mon univers de croyance, pas même virtuel. Leur valeur par rapport à l'univers du *je* est sans plus celle de la non-appartenance ($p \notin U_{je}$).

2. Les propositions absurdes

Les propositions absurdes sont des propositions qui présupposent des propositions analytiquement fausses. Une proposition q est analytiquement fausse si, dans tout univers où elle est intelligible, elle est fausse dans tous les mondes possibles ($\Box \sim q$): *Les chimpanzés sont des plantes*.

Pour peu qu'une telle proposition soit présupposée par un énoncé, et celui-ci en sera absurde: *Nous avons semé (cultivé) des chimpanzés*.

Semer une chose (p) présuppose, dans mon univers, que cette chose est une plante (q). Il en est ainsi, pour moi, dans tous les mondes possibles, par le sens que le verbe *sem* véhicule. Admettre p ou $\sim p$, c'est donc pour moi admettre la vérité de q dans tous les mondes possibles. Or q est contradictoire avec la proposition analytiquement fausse que les chimpanzés sont des plantes.

Il m'est impossible de dire que p est simplement faux, car $\sim p \Rightarrow q$, là où j'admets que $\Box \sim q$. La seule solution est celle de la non-appartenance.

Dans l'exemple qu'on vient de traiter, le prédicat (*sem*) n'est pas applicable à l'objet (*chimpanzé*). Ailleurs, il est incompatible avec le sujet: * π est un nombre pair (ou un nombre impair); être un nombre pair ou un nombre impair ne peut se dire

que d'un entier; de telles phrases véhiculent aussi des présuppositions analytiquement fausses.

B. Non-appartenance à l'univers actuel

La valeur de non-appartenance à l'univers actuel se justifie par l'existence de trois sortes de propositions:

- des propositions qu'on peut appeler «virtuelles»;
- des propositions «disconvenantes»;
- des propositions «dégénérées».

1. Propositions virtuelles

Une proposition peut n'être que virtuelle. Supposons que p soit une proposition pleinement intelligible au locuteur, c'est-à-dire telle que ses conditions de vérité lui soient pleinement connues et supposons encore que la question de savoir si p ne se soit cependant à aucun moment présentée à son esprit: on dira que cette proposition p , que le locuteur serait en mesure de comprendre si on l'évoquait devant lui, mais qui lui est tout à fait étrangère, appartient certes à son univers virtuel, mais n'appartient pas à son univers actuel.

2. Propositions disconvenantes

Supposons maintenant qu'une proposition p véhicule des présuppositions actuellement fausses, c'est-à-dire fausses dans m_0 , le monde de ce qui est. Si Pierre n'a jamais fumé, impossible pour moi d'admettre *Pierre a cessé de fumer*. De tels énoncés sont pour moi disconvenants. Certes je les comprends. Mais ils n'appartiennent pas à mon univers actuel.

La disconvenance frappe aussi les énoncés à présuppositions hypothétiques dans les mondes où celles-ci ne sont pas remplies. Soit l'énoncé:

Si elle y va, je l'accompagnerai

de la forme *si p, q*. En l'occurrence q présuppose p . Dans le monde de p , je peux légitimement affirmer la vérité de q (par opposition à sa fausseté, également envisageable: il aurait pu se

trouver que je ne l'accompagne pas [$\sim(p \Rightarrow q) \Rightarrow (p \Rightarrow \sim q)$]. Mais les mondes de $\sim p$ sont laissés discrètement dans le non-dit. Dans ces mondes, q serait disconvenant, situé hors de mon univers de croyance.

Voilà donc à nouveau une situation où le tiers-exclu n'est pas une loi admissible. Le modèle binaire n'y suffit pas. Quand la négation affecte de tels énoncés, elle a inévitablement un caractère métalinguistique:

Il n'a pas cessé de fumer, tout bonnement parce qu'il n'a jamais fumé!

Il a cessé de fumer ne peut être qu'une citation, une proposition attribuée à quelque image d'univers [MARTIN 1987a: 19] que je me hâte de distinguer de mes propres croyances, où la proposition en question ne saurait prendre aucune valeur de vérité et qu'il me faut donc évaluer par la non-appartenance.

3. Propositions dégénérées

Il s'y ajoute encore le cas des propositions (ou mieux: des énoncés) dégénérées, au sens de ODEGARD [1976], celles qui parlent d'inexistants ou qui comportent des anaphoriques vides, c'est-à-dire qui ne renvoient à rien.

On peut à nouveau se demander pourquoi un énoncé dégénéré ne serait pas tout simplement un énoncé faux. Là où *Pierre est mortel* est un énoncé vrai, *Amédée est mortel* serait faux si Amédée n'existe pas, de même que serait faux *Amédée est immortel*. Mais la fausseté de *Pierre est immortel* a des conséquences bien différentes des conséquences qu'entraîne la fausseté de *Amédée est immortel*:

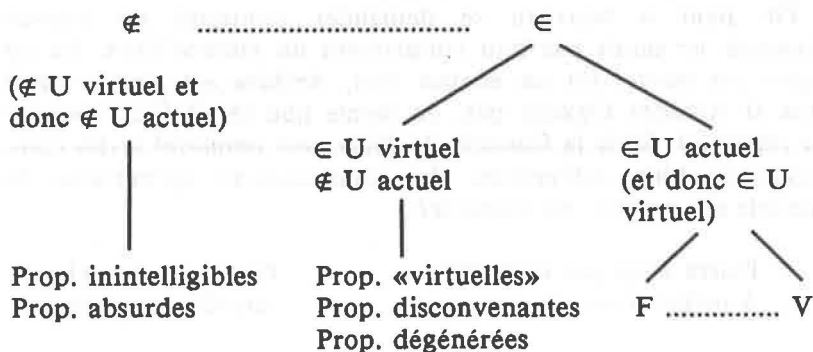
Pierre n'est pas immortel	⇒	Pierre est mortel
Amédée n'est pas immortel	↯	Amédée est mortel

Avec Amédée, on quitte le champ de prédicabilité de *mortel* et *immortel*. La «fausseté» paraît donc d'une autre nature. Je ne peux pas *dire* d'Amédée qu'il est mortel, puisqu'il n'existe pas. Les propositions correspondantes n'appartiennent ni l'une ni l'autre à mon univers de croyance.

La différence apparaît plus fortement encore avec les prédicats gradables. *Pierre n'est ni heureux ni malheureux* signifie qu'il se trouve dans un état intermédiaire entre le bonheur et le malheur. L'effet est tout à fait différent si la prédication porte sur Amédée. Impossible d'admettre qu'Amédée se situe à mi-chemin du bonheur et du malheur; il ne se place nulle part sur une telle échelle. *Amédée n'est ni heureux ni malheureux* n'a pas ainsi le même sens que *Pierre n'est ni heureux ni malheureux*. Avec Amédée, la négation est forcément «méta-linguistique»: elle consiste à rejeter la proposition de mon univers de croyance; n'est acceptable pour moi ni *Amédée est heureux*, ni *Amédée est malheureux*, ni même *Amédée n'est ni heureux ni malheureux* au sens que cette phrase aurait si Amédée existait. La valeur est celle de la non-appartenance à mon univers.

Le même raisonnement s'applique au type *Il l'a oublié* si je ne vois pas ce que *le* représente. Quoique les conditions de vérité ne soient pas en cause, il m'est impossible d'attribuer à cet énoncé aucune valeur de vérité: il n'appartient à mon univers ni comme un énoncé vrai, ni comme un énoncé faux, ni même comme un énoncé possiblement vrai ou possiblement faux.

Le tableau ci-dessous résume l'ensemble des cas de non-appartenance.



Un tel système se fonde sur l'idée que la vérité dans l'énoncé linguistique est une vérité prise en charge par un locuteur. Le prédicat *être vrai* y apparaît comme un prédicat à deux places:

p est vrai pour l

où *pour l* traduit la subjectivité du vrai, mais où *être vrai* peut conserver toutes les propriétés qu'il a dans une théorie de la correspondance: ce qui est vrai pour l peut être confronté à la réalité des choses, et p sera effectivement vrai si p correspond à ce qui est.

Aux yeux du locuteur, p dit le vrai; et p dit le vrai si et seulement si p dit de ce qui est que cela est ou de ce qui n'est pas que cela n'est pas [ARISTOTE, *Métaph. IV*, 7, 1011 b 26].

La non-appartenance à l'univers actuel (notamment dans le cas de présuppositions non remplies ou d'énoncés dégénérés) est signifiante au moyen d'une négation «méta-linguistique», capable justement d'inverser les présupposés: *Ça évidemment, il n'a pas cessé de fumer. Il n'a jamais fumé!* Dans ce cas, p (*Il a cessé de fumer*) est l'énoncé d'un autre, qui ne peut être pris en charge, dans l'univers du locuteur, ni comme vrai, ni comme faux, ni comme possiblement vrai ou faux, et qui est évoqué tout au plus dans une «image d'univers».

III. Les pôles de vérité

Pour correspondre à la réalité linguistique, le système doit encore être compliqué: les quatre valeurs fonctionnent non pas en opposition stricte, mais comme des pôles. On va s'appliquer maintenant à distinguer des *degrés d'appartenance* (du moins à l'univers virtuel) et, par ailleurs, des *degrés de vérité*.

A. Degrés d'appartenance

Entre l'inintelligible et l'intelligible la rupture n'est pas brutale. Pour moi qui suis fort ignorant de la botanique, l'énoncé *Les rutacées sont des phanérogames angiospermes* n'est cependant pas totalement impénétrable. D'abord j'y reconnais aisément qu'il s'agit de botanique: le champ des interprétations possibles s'en trouve déjà singulièrement limité. Ce n'est pas tout: je sais qu'en grec *phaneros* signifie «apparent», et que *gamos* désigne le mariage. Le mot *sperme* m'est évidemment connu. De

toute évidence, il est donc question des organes de fructification. En quoi sont-ils «*apparents*»? C'est-là que s'arrête ma science. Il me faut recourir au dictionnaire pour comprendre que les phanérogames sont des plantes qui se reproduisent par graines et portent des fleurs à un moment donné de leur développement; que les angiospermes ont les graines enfermées dans des fruits. Sans le secours du lexicographe, j'étais évidemment bien loin du compte, d'autant plus que les rutacées sont étrangères à mon savoir. Pourtant celui-ci n'était pas d'une complète nullité. Croyez bien que je ne tire pas fierté de si peu. Mais je voudrais tout de même faire admettre qu'entre tout et rien, il y a de la marge.

Combien de fois ne nous arrive-t-il pas de lire, voire d'écrire des phrases que nous comprenons à moitié. On dit aux élèves d'éviter dans leurs rédactions les notations trop banales. Ainsi on ne s'assoit pas sous un arbre, mais sous un orme ou sous un charme, mais bien souvent sans être capable le moins du monde de distinguer aucune de ces espèces. Il se peut que dans la phrase *Le chimpanzé grimpe à un platane du jardin zoologique*, le lecteur se représente au mieux un singe qui grimpe à un arbre. C'est déjà beaucoup. Mais l'appartenance de cet énoncé à son univers n'est tout de même que partielle.

Une question importante est de savoir qui décide du degré d'appartenance. Présumé sincère, le locuteur est en mesure d'apprécier lui-même, au moins grossièrement, l'intelligence qu'il peut avoir d'un énoncé. Il sait repérer ce qui lui est inconnu, percevoir les rapprochements hasardeux. La décidabilité s'opère alors par le biais de son idiolecte.

Mais il peut se tromper sur ses connaissances, rapprocher trop hâtivement par exemple *angiosperme* d'*angiologie* ou d'*angiographie* et y voir un rapport aux vaisseaux, alors que *aggeion* est à prendre ici au sens de «capsule» ou d'«enveloppe». Dès lors l'appréciation gagne à être faite par un «expert»: celui-ci juge au moyen de son propre idiolecte, érigé en système de référence; ou bien son appréciation se fonde sur un «méta-univers» [MARTIN 1987a: chap. 11, en partic. p. 165] obtenu par exemple, à propos d'un énoncé donné, par le sous-ensemble des conditions de vérité énumérées par plus de la moitié des locuteurs qui déclarent comprendre ce qui est dit.

Une des conséquences des échelles d'appartenance est que le locuteur est capable de paraphraser des énoncés qui pourtant sont pour lui énigmatiques. C'est dire à nouveau que l'inintelligibilité est rarement totale. Dans **Le silence vertébral indispose la voile licite*, je comprends chacun des mots. Je peux donc leur substituer des équivalents. En laissant inchangé *indispose* dont je ne sais pas s'il signifie «incommode» ou «importune», je puis créer par exemple cette paraphrase:

L'absence vertébrale de bruit indispose la voile qu'aucune loi n'interdit.

Le résultat n'a rien de lumineux. La possibilité de paraphrase prouve cependant que même les ténèbres ne sont pas totalement insondables.

B. Degrés de vérité. Effets de flou

Mais voyons maintenant les cas d'appartenance à l'univers actuel. Le vrai ne s'oppose pas strictement au faux, c'est bien connu. Supposons que Pierre me paraisse *plutôt* jeune. Quel statut a dès lors pour moi la proposition *Pierre est jeune*? Une réponse hâtive serait de la donner pour fausse. Cela n'est pas admissible. Qu'on en juge par ce dialogue:

- Il est jeune? (avec une intonation qui en fait une vraie question)
- { Oui, plutôt jeune
- * Non, plutôt jeune.

Etre plutôt jeune n'implique donc pas la fausseté de *être jeune*. Pourtant on ne peut pas dire non plus qu'il en implique pleinement la vérité. La seule solution est de considérer que dans l'univers où *Pierre est plutôt jeune* est vrai, *Pierre est jeune* a le statut d'une proposition plus ou moins vraie.

On sait que le flou vient tantôt des prédicats gradables, tantôt de la pertinence inégale des traits qui forment l'intension. Ainsi, être heureux, c'est jouir du bonheur. Mais le bonheur peut se définir de manière fort variable. Pour Littré, c'est un

«état de pleine satisfaction et de jouissance». Pour les auteurs du TLF, il entre dans le bonheur des composantes morales et psychiques (jouit du bonheur celui qui «a obtenu tout ce qui lui paraît bon», celui «qui trouve l'équilibre dans l'épanouissement harmonieux de sa personnalité»). L'idée de bonheur évolue avec la civilisation. Flou par nature, son contenu se prête à toutes sortes d'interprétations.

La distinction entre degrés d'appartenance et degrés de vérité apparaît ainsi clairement, du moins en théorie: l'appartenance partielle vient de connaissances insuffisantes; la vérité floue est due aux caractéristiques de l'intension elle-même, par nature imprécise. Les degrés d'appartenance touchent les univers de croyance pris dans leur singularité; le flou affecte, par delà les univers singuliers, l'objet plus abstrait du «méta-univers»².

Les langues naturelles comportent des formes de négation floue et, par opposition, de négation absolue. Une réponse comme *oui et non* sert à nier mollement. En revanche *pas du tout, absolument pas, keineswegs, überhaupt nicht* nient de manière stricte, sans laisser aucune place au flou. Ainsi s'opposent *Il ne fume pas* («il fume si peu que l'on ne peut pas considérer qu'il fume») et *Il ne fume pas du tout, Il ne fume absolument pas*. Une réponse comme *jamaïs de la vie* élimine aussi tout effet de flottement.

En résumé, la négation du langage naturel se présente sous diverses espèces. On peut distinguer:

- la négation *ordinaire* (dans le monde considéré, la valeur de p est la valeur «faux»; la négation ordinaire est compatible avec les effets de flou: p peut être nié en étant «plutôt faux»);
- la «*quasi-négation*» (dans le monde considéré, la valeur de p est la valeur «vrai»; mais il existe au moins un monde possible où p est faux ou bien un monde possible où les conséquences sont celles de $\sim p$);
- la négation *absolue* (dans le monde considéré, la valeur de p est la valeur «faux» sans qu'il subsiste aucun effet de flou);

²Le $\pm V$ présente en fait deux aspects: le flou (dû à l'imprécision inséparable de l'intension) et l'approximation (usage imprécis de prédicats qui ne le sont pas: ainsi de dire d'un terrain qu'il est carré si ses quatre côtés ne sont qu'à peu près égaux). On renvoie sur ce point à Martin [1987c]. Par la sélectivité dont elle est le lieu [Martin 1983], la métaphore serait à traiter avec les faits d'approximation.

- la négation *métalinguistique*³ ou négation *forte* (*p* est situé en dehors de l'univers actuel du locuteur).

Université de Paris - Sorbonne

Références

- FOREST R. [1987]: *Structures élémentaires de la négation*. Thèse d'Etat inédite, Université de Poitiers, 2 vol., 1146 p.
- MARTIN R. [1983]: *Pour une logique du sens*. Paris, P.U.F.
- MARTIN R. [1987a]: *Langage et croyance. Les univers de croyance dans la théorie sémantique*. Bruxelles, Mardaga.
- MARTIN R. [1987b]: Systèmes hypothétiques et non-dit. *Mélanges M. Alinei*, II. Amsterdam, Rodopi, 291-306.
- MARTIN R. [1987c]: Flou, approximation, non-dit. *Cahiers de Lexicologie*, 50, 1, 165-176.
- ODEGARD D. [1976]: Parasital Reference and Paradox. *American Philosophical Quarterly*, 13, no 4, 295-301.
- TOTTIE G. [1977]: *Fuzzy Negatives in English and Swedish*. Stockholm, Almqvist et Wiksell.

³La notion de négation métalinguistique est plus générale. Indépendamment des faits sémantiques et des conditions de leur vérité, elle peut consister dans le refus d'une proposition morphologiquement mal formée: Il n'habite pas «rue de la Seine» mais «rue de Seine».